

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

CHAVOUOT

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Ruth, l'Echet Hayil et le hessed » : qui sont les trois femmes de vaillance de la Bible, que viennent faire les anges du Chalom Alékhem, pourquoi icha n'est pas le féminin d'ich, et ce qui a décidé Naomi à accepter Ruth.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Chavouot

01 **Trois femmes de vaillance**

02 **Il y a glanure et glanure**

03 **Les anges qui changent de service**

04 **Chalom, la plénitude d'être**

05 **La carie des os**

06 **Icha n'est pas le féminin d'ich**

07 **Ce n'est pas lui qui nomme la femme**

08 **Hayil : un combat dans la vertu**

09 **Les trois désirs**

10 **Un poème sans transcendance ?**

11 **Pas de sainteté en solitaire**

12 **Le judaïsme est une montagne**

Trois femmes de vaillance



PRÉSENTATION

À la veille de Chavouot, le point de mire de la fête est une femme : Ruth, étrangère, issue d'une ascendance qu'on préférerait taire. Le Rav relève que l'expression *echet hayil*, femme de vaillance, n'apparaît que trois fois dans toute la Bible.

LA QUESTION

Quelles sont ces trois « femmes de vaillance » — et pourquoi l'attribut s'applique-t-il particulièrement à Ruth ?

LA RÉPONSE

« Une femme de vaillance est la couronne de son mari » (Michlé 12, 4) ; « tout mon peuple sait que tu es une femme de vaillance » (Ruth 3, 11).

Ruth est une jeune femme venue de l'étranger qui regagne, par son assiduité, par son zèle, par son abnégation, les rangs du peuple juif. Elle devient l'ancêtre non seulement du roi David, mais aussi de la figure messianique que nous attendons. Et c'est particulièrement à elle que s'applique l'attribut d'*echet hayil*.

Il en existe trois évocations. La première : la femme de vaillance est la couronne de son mari. La deuxième, c'est celle que loue le roi Chelomo à la fin de son hymne à la sagesse, qu'il voit incarnée dans le féminin. Et la troisième, c'est Ruth.

Boaz, un notable de la communauté, prend sous ses ailes cette étrangère venue, de par sa pauvreté, glaner les épis dans ses champs.

LEÇON POUR LA TABLE

Si l'on devait décerner chez nous un titre de « vaillance », à qui irait-il — et pour quoi : un exploit visible, ou une constance discrète ? Que chacun nomme une personne qui l'a porté par son abnégation.

Il y a glanure et glanure



PRÉSENTATION

Dans les champs de Boaz, deux attitudes se croisent. Le moissonneur laisse tomber des épis, qu'il ne prend pas la peine de ramasser. Et derrière lui, quelqu'un vient les recueillir un à un. Le Rav pose la question : lequel des deux est vaillant ?

LA QUESTION

Qui mérite vraiment le titre de « vaillance » : celui qui possède le champ, ou celui qui ramasse ce qu'on y oublie ?

LA RÉPONSE

« Elle glana dans le champ derrière les moissonneurs » (Ruth 2, 3).

Il y a la glanure du blé délaissé, abandonné par le moissonneur, qui considère que ce ne sont que des détails et qu'ils ne peuvent pas le nourrir. Il a suffisamment. Il maîtrise tout, il connaît tout, il possède bien des choses.

Et il y a ce pauvre qui vient assidûment dans les champs glaner ces épis oubliés, abandonnés, et qui s'en nourrit. C'est celui-là, peut-être, qui mérite le qualificatif d'echet hayil, de femme de vaillance.

C'est la situation de Ruth : venue de par sa pauvreté glaner dans le champ d'un autre, elle se nourrit de ce que d'autres n'ont pas jugé digne d'être ramassé.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans nos études, nos relations, notre tradition, il y a des « épis oubliés » que nous jugeons trop petits pour nous. Lesquels ? Et qui, autour de nous, se nourrit justement de ce que nous laissons tomber ?

Les anges qui changent de service



PRÉSENTATION

Le vendredi soir, avant l'Echet Hayil, on salue les anges du Chalom Alékhém, qui accompagnent le père de famille de la synagogue jusqu'à la maison. Le Rav pose une question simple : que viennent faire là ces anges ?

LA QUESTION

Pourquoi accueille-t-on de nouveaux anges à l'entrée du Chabbat ?

LA RÉPONSE

« Chalom alékhém, malakhé hacharèt » — la paix soit sur vous, anges du service.

C'est très poétique, ces anges qui accompagnent le père de famille. Et il y a un changement de service. Il y a les anges de la semaine, qui sont de tout bord : des financiers, des cultivateurs, des conseillers — aujourd'hui, on dirait aussi des hommes à tout faire. La veille de Chabbat, ils prennent congé de nous.

On laisse de côté toutes ces préoccupations ; on considère que tout est fini, qu'il n'y a plus rien à faire. On va penser à soi-même, à sa famille ; on rentre en soi, on se donne un temps de ressourcement. C'est le Chabbat.

Alors on fait appel à de nouveaux anges de compagnie : de nouvelles sphères de pensée, de nouvelles idées, un nouveau bilan. Nous abordons notre Chabbat avec un esprit tout à fait nouveau, un esprit régénéré.

LEÇON POUR LA TABLE

Quels « anges de la semaine » entrent avec nous à la maison le vendredi soir : le travail, les soucis, les écrans ? Que pourrions-nous faire, concrètement, pour leur donner congé à la porte — et qu'aimerions-nous accueillir à leur place ?

Chalom, la plénitude d'être



PRÉSENTATION

Dans le Chalom Alékhem, un dernier couplet congédie les anges : « Bétsétkhem léchalom », partez en paix. Certains le disent, d'autres le suppriment. Le Rav y voit un indice de ce qu'est vraiment le chalom.

LA QUESTION

Pourquoi certains n'éprouvent-ils pas le besoin de garder des « anges » à leur table ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Chalom veut dire plénitude d'être. »

Nous parlons toujours d'anges de la paix. Or chalom ne veut pas seulement dire la paix : il dépend de la chlemout, l'intégrité, ce sentiment intérieur de paix avec son entourage, ses enfants, ses frères, quand on a fait table rase de toutes les tensions.

On dirait que nous accueillons les anges de la paix parce que nous ne sommes pas sûrs de la plénitude d'être qui règne dans la maison. Il y a toujours des tensions. Et nous invitons parfois des personnes étrangères pour égayer notre table, pour ne pas laisser l'ennui s'installer, pour élargir nos discussions.

Ceux qui n'en ont pas besoin, dit le Rav, suppriment ce couplet. Ils ne veulent pas rester tributaires de personnes étrangères à leur table, qui altéreraient le langage de famille, le langage de sérénité et de plénitude — et en premier lieu avec la femme.

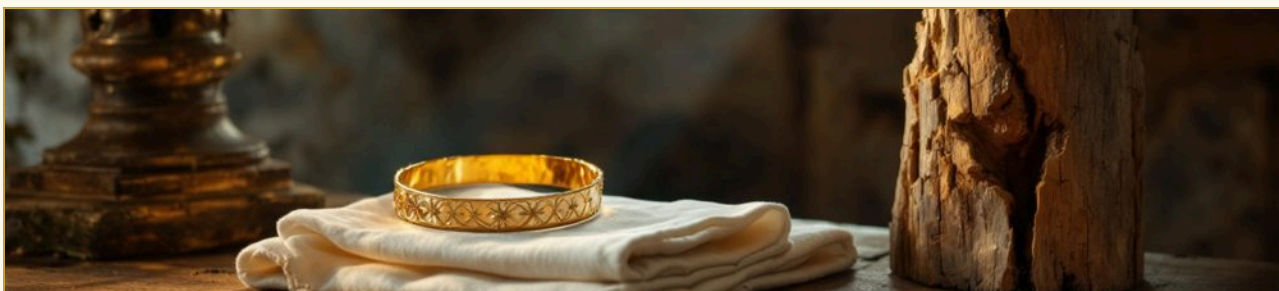
CONCLUSION DU RAV

Tant que l'homme n'est pas en paix avec soi, il n'est en paix avec personne.

LEÇON POUR LA TABLE

Avons-nous besoin d'invités, d'écrans ou de sujets extérieurs pour que notre table du Chabbat soit agréable ? Que faudrait-il pour que le « langage de famille » suffise — et quelle tension faudrait-il apaiser d'abord ?

La carie des os



PRÉSENTATION

Le livre des Proverbes oppose la femme de vaillance, couronne de son mari, à l'icha mevicha, « comme une carie dans ses os ». Le Rav conteste la traduction courante de ce mot et explique pourquoi l'image porte précisément sur les os.

LA QUESTION

Qu'est-ce qu'une femme qui « fait honte » à son mari — et pourquoi le mal atteint-il la structure même de l'homme ?

LA RÉPONSE

« Une femme de vaillance est la couronne de son mari ; mais comme une carie dans ses os, celle qui fait honte » (Michlé 12, 4).

Icha mevicha, ce n'est pas une « femme dévergondée » : cette traduction n'est pas fidèle au texte. Mevicha, c'est une femme qui humilie son mari. Elle peut l'humilier de plusieurs façons, notamment parce qu'elle ne s'est pas réalisée elle-même et qu'elle est restée au bas de l'échelle par rapport à lui : alors elle le déstructure.

Les os, c'est ce qui constitue la structure de l'homme. Quand le féminin est créé, le texte parle de tsela : on appelle ainsi le versant d'une montagne, et le versant de l'homme, c'est le féminin. Sans ce versant, il ne peut pas tenir en équilibre.

C'est pourquoi la structure du féminin est appelée la structure intérieure, celle des os ; la chair ne représente que l'extérieur. Si les os sont atteints d'une carie, le remède est difficile : il n'y a pas de relèvement possible.

LEÇON POUR LA TABLE

Le Rav ne parle pas ici de reproches, mais d'une femme qu'on n'a pas laissée se réaliser. Dans notre couple, notre famille, chacun a-t-il la possibilité de grandir — études, travail, projets ? Qui, chez nous, est resté « au bas de l'échelle » sans l'avoir choisi ?

Icha n'est pas le féminin d'ich



PRÉSENTATION

On croit souvent qu'icha, la femme, est simplement le féminin d'ich, l'homme. Le Rav fait remarquer qu'il manque une lettre : ich s'écrit avec un youd, icha sans youd mais avec un daguech. Et les pluriels réservent une autre surprise.

LA QUESTION

Que disent la lettre absorbée d'icha et le noun qui réapparaît au pluriel ?

LA RÉPONSE

Ich, anachim ; icha, nachim.

Si icha était le féminin d'ich, il garderait le youd. Or il n'y a pas de youd dans icha, et il y a un daguech, pour dire qu'une lettre a été absorbée. Chaque fois qu'il y a un tel accent, c'est une accentuation de la lettre, ou la fusion de deux lettres, ou le remplacement d'une lettre occultée.

Quel est le pluriel d'ich ? Anachim. Et celui d'icha ? Nachim : le alef a disparu. Mais d'où vient ce noun ? Le noun, c'est l'embryon d'être : c'est ainsi qu'il est représenté dans l'alphabet hébraïque.

Il rappelle que nous sommes toujours en état de conception. Il reste intégré quand nous nous recensons comme individus ; mais dans une communauté, nous sommes en état de devenir, et il réapparaît : anachim, nachim.

LEÇON POUR LA TABLE

Seul, on se croit « fini » ; dans une communauté, on redevient « en devenir ». Qu'est-ce que la famille, les amis, la communauté nous ont fait découvrir de nous que nous n'aurions jamais vu seuls ? En quoi sommes-nous encore « en conception » ?

Ce n'est pas lui qui nomme la femme



PRÉSENTATION

Adam a nommé tous les êtres, car nommer, c'est connaître la fonction de chaque chose et la maîtriser. Mais lui-même ne connaissait pas encore sa propre nature. Et quand on lui présente le féminin, il ne le nomme pas comme les autres.

LA QUESTION

D'où Adam tire-t-il le mot ich, qu'il n'avait encore jamais employé — et qui, dans cette phrase, définit réellement l'autre ?

LA RÉPONSE

« Celle-ci sera appelée icha, car c'est d'un ich qu'elle a été prise » (Béréchit 2, 23) ; ich au sens de yech, « il y a » (Mikha 6, 10).

Adam venait de nommer tous les êtres créés, parce que chacun répond à une fonction bien définie, et l'homme continue aujourd'hui de nommer les choses. Mais nommer, c'est une façon de maîtriser. Or lui ne connaissait pas encore sa propre nature : dans le mot Adam se mêlaient pêle-mêle le masculin et le féminin.

Ce mot ich, on le trouve chez le prophète Mikha et dans Iyov comme synonyme de yech. Il n'existe pas de verbe avoir en hébreu, il n'y a que le verbe être. La seule réalité que nous puissions considérer face à tout l'univers créé, c'est ce que nous sommes, ce que nous avons acquis par nous-mêmes, ce que l'on transporte avec soi.

Alors l'homme, quand il voit le féminin, dit : cela ne se nomme pas comme le reste ; elle fait partie de moi-même. Nos sages disent que sans femme, l'homme ne connaît ni le bien, ni la bénédiction : il n'est pas complet. Adam réalise sa propre personne à travers l'être qu'on vient de lui présenter.

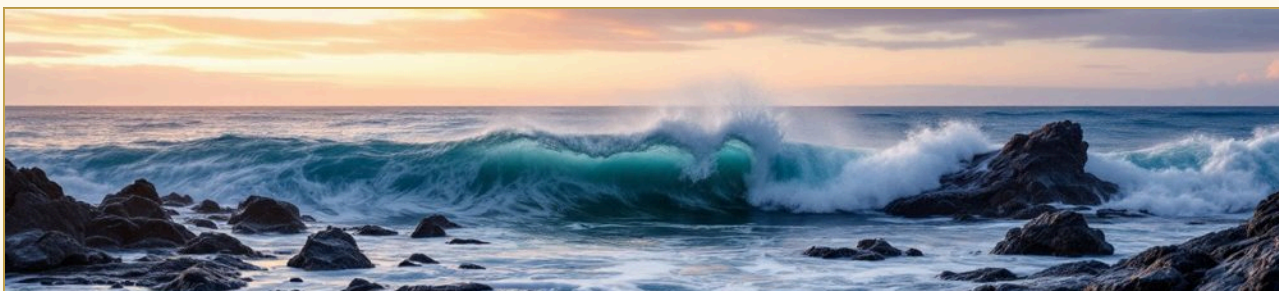
CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas lui qui définit la femme, c'est la femme qui le définit.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est facile de définir les siens : leur rôle, leur caractère, leur place. Que chacun dise plutôt qui, dans sa vie, l'a défini lui — et le sait-il ? Que devons-nous à celui ou celle qui nous a fait connaître notre propre nature ?

Hayil : un combat dans la vertu



PRÉSENTATION

Le Rav entend dans hayil, la vaillance, une vocalisation de duel, comme dans mayim, les eaux, ou chamayim, les cieux. Pour lui, la vaillance de la femme est un « combat dans la vertu », qui renvoie à une dualité plus profonde.

LA QUESTION

Quelles sont les deux faces de ce combat — et pourquoi la loi orale est-elle du côté du féminin ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Il n'y a pas de masculin et de féminin dans les attributs de HaKadoch Baroukh Hou. »

Contrairement à d'autres religions, Elokim est à la fois masculin et féminin. Dans le Tanakh, cela apparaît dans la dualité des chamayim, l'esprit et la matière ; dans le Talmud, c'est HaKadoch Baroukh Hou et Sa présence immanente ; dans le Zohar, le roi et la reine ; dans le langage hassidique, le révélé et le non-révélé. Et un temps viendra où ce qui est caché relèvera du révélé.

Hayil porte cette dualité. Il y a une manifestation rude, intransigeante : celle de la loi écrite, le 'hok, la limite, le « non » auquel on ne touche pas. C'est le zakhar, le masculin.

La loi orale, elle, est le féminin : tout le dialogue, tout le discours, une émanation de soi, une transcription, une interprétation, une adaptation. Comme le chant de la Torah, qui obéit à des notes et laisse place pourtant à toute une poésie d'être, à toute une possibilité de composition.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans toute famille, il faut des règles fixes et des moments de dialogue. Qui, chez nous, incarne plutôt la « loi écrite », et qui la « loi orale » ? Comment ces deux voix peuvent-elles chanter ensemble au lieu de s'affronter ?

Les trois désirs



PRÉSENTATION

De même qu'il y a trois echet hayil, il y a trois fois le mot techouka, le désir, dans le Tanakh. Le Rav les lit l'une après l'autre : après la faute d'Adam, face à Caïn, et dans le Cantique des cantiques.

LA QUESTION

Qui désire qui — et que nous apprennent ces trois désirs sur le couple et sur notre relation à D' ?

LA RÉPONSE

« Vers ton mari sera ton désir » (Béréchit 3, 16) ; « vers toi son désir » (Béréchit 4, 7) ; « je suis à mon bien-aimé, et vers moi son désir » (Chir hachirim 7, 11).

La première suit la faute d'Adam. Elle ne dit pas que la femme désirera : elle dit qu'elle sera la source de ses désirs, son feu, celle qui ramène à la réalité toutes les citadelles de la raison qu'il édifie. Ce qu'il vivra par le feu de l'amour, il ne l'aura jamais par la seule rigueur scientifique.

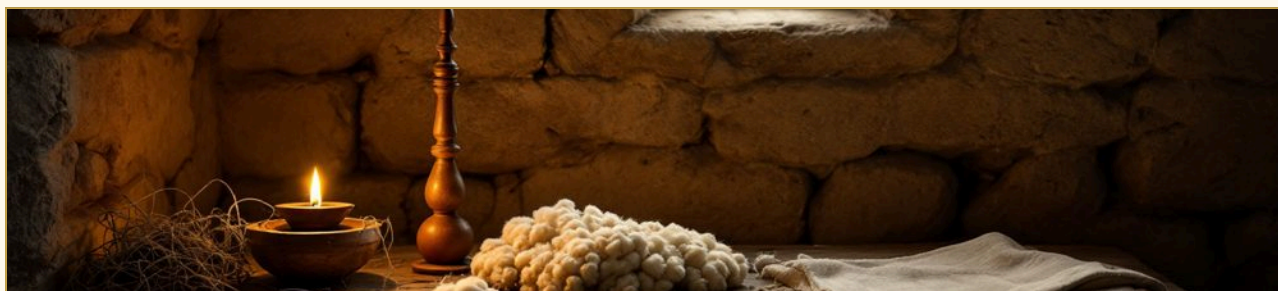
La deuxième s'adresse à Caïn. Faire le bien est un joug : ce n'est pas se payer une bonne action, c'est faire le bien envers l'autre. Tu veux t'élever ? Alors tu dois t'écraser. Sinon, le péché est tapi à ta porte, et au lieu du désir du Très-Haut, tu auras celui de la déchéance.

La troisième est celle de l'assemblée d'Israël parlant à son Créateur : je suis à mon bien-aimé. Ce n'est pas lui qui me désire : c'est moi qui prends en charge son désir. Si nous avons perdu l'intimité de cette relation, nous l'avons perdue aussi avec D', avec nous-mêmes, avec le Chabbat.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans notre maison, qui « porte » le désir de l'autre, qui prend en charge ce qui le rend heureux ? Le bien que nous faisons, le faisons-nous pour l'autre ou pour nous sentir bons ? Que chacun cite un « joug » de bonté qu'il porte volontiers.

Un poème sans transcendance ?



PRÉSENTATION

Le Rav lit l'Echet Hayil verset par verset : la laine et le lin, le rouet et le fuseau, les tissus vendus au marchand, la maison dirigée avec vigilance. Puis il demande : avez-vous trouvé là quelque chose de transcendant ?

LA QUESTION

Si le poème ne parle ni de Chabbat ni de cacherout, qu'est-ce qui fait de Ruth une « femme de vaillance » ?

LA RÉPONSE

« Elle ouvre sa main au pauvre et tend les bras au nécessaireux » (Michlé 31, 20).

On s'attendrait à ce qu'on nous dise : voilà une femme qui observe son Chabbat comme il faut, qui fait très attention à la cacherout, qui trie le permis et l'interdit. Or, à propos du récit de Ruth, nos sages disent qu'il n'y a là rien de licite ni d'interdit : toute cette meguila n'a été écrite que pour la guemilout hassadim.

Non pas une bonté abstraite, précise le Rav, mais le don de soi : c'est cela, le hessed, et Ruth l'a incarné. Et c'est ce qui caractérise l'echet hayil : tout ce qu'elle fait, elle le projette déjà sur son mari, sur ses enfants.

Nos sages ont cherché le lien entre Ruth et le poème : l'echet hayil est d'abord une femme zeriza, qui fait les choses avec zèle. Elle a le sens de la perfection, mais pas d'une perfection extérieure : une perfection qui respire une profondeur d'être.

CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas elle qui est au centre de ses propres préoccupations : c'est l'autre.

LEÇON POUR LA TABLE

Les gestes de l'Echet Hayil sont ordinaires : tisser, nourrir, gérer, donner. Quel geste ordinaire, chez nous, est en réalité un don de soi que personne ne remarque ? À qui pourrions-nous le dire, vendredi soir, en chantant ce poème ?

SUJET 11

Pas de sainteté en solitaire



PRÉSENTATION

Naomi revient des champs de Moab, des champs de l'exil où la famine l'avait poussée. Le Rav en tire une leçon pour aujourd'hui : on mesure mal le prix d'un départ pour la parnassa, la subsistance, quand il éloigne d'une communauté.

LA QUESTION

Peut-on être saint tout seul ?

LA RÉPONSE

« ***Vous serez saints*** » (*Vayikra 19, 2*) — ***au pluriel.***

Beaucoup s'exilent aujourd'hui encore pour leur parnassa. Mais il faut mesurer les conséquences de cette recherche, quand on avait la possibilité d'évoluer dans un milieu qui garantit l'éducation des enfants et la plénitude de son foyer, de sa société, de sa communauté. Car une vie juive ne se pratique pas dans la solitude d'être : on n'est juif qu'en communauté.

La notion de sainteté individuelle n'existe pas. La sainteté, c'est l'appartenance à l'ensemble, dans un sens de responsabilité accru de l'un pour l'autre. Son inverse est une solitude où l'homme ne voit que ce qui peut lui procurer du plaisir, répondre à son ego — jusque dans la pratique de la religion.

Car la pratique de la religion ne constitue pas une carapace pour l'être : on peut être naval, corrompu sous le couvert de la Torah. Notre engagement juif se juge dans l'ensemble d'une communauté, et l'echet hayil a exactement ce sens-là.

CONCLUSION DU RAV

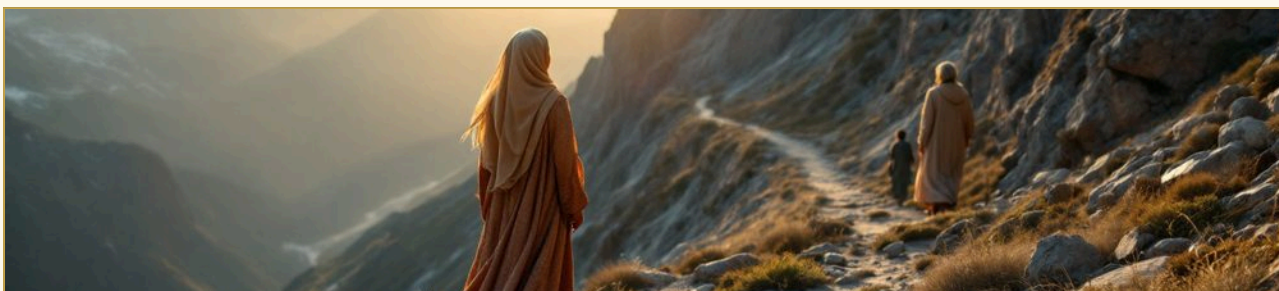
Il n'y a de sainteté qu'en communauté.

LEÇON POUR LA TABLE

Notre pratique est-elle une affaire privée, ou nous rend-elle responsables des autres ? De qui, dans notre communauté, nous sentons-nous vraiment responsables ? Et qui se sentirait seul si nous n'étions pas là ?

SUJET 12

Le judaïsme est une montagne



PRÉSENTATION

Naomi a tout fait pour dissuader sa belle-fille de la suivre : tu ne seras pas intégrée, on te regardera de travers. Ruth insiste. Et à un moment précis, Naomi cesse de lui parler et l'accepte. Le Rav montre ce qui l'a convaincue.

LA QUESTION

Quelle parole de Ruth a convaincu Naomi — et qu'est-ce que cela dit de ce qu'on attend de celui qui veut entrer ?

LA RÉPONSE

« Là où tu iras j'irai... ton peuple sera mon peuple » (Ruth 1, 16) ; « elle ceint ses reins de force et affermit ses bras » (Michl 31, 17).

Naomi lui dit : tu ne seras pas intégrée, et moi-même je serai mal jugée d'avoir abandonné la communauté alors que j'avais les moyens de la servir. Reste chez toi. Les autres ne sont pas des crapules : ce sont des créatures de D'. Ils ont leur loi, ils peuvent très bien se réaliser à travers elle et être considérés comme des justes des nations.

Ruth répond : ce n'est pas un mariage de raison ; si je te suis, c'est mon cœur qui suit. Bien sûr, le judaïsme est une montagne, comme il l'a été pour Avraham, qui l'a gravie. Mais je ne dis pas : c'est trop dur, je n'y arriverai pas. C'est vrai, c'est dur ; chaque jour je vais me travailler un petit peu, avancer un petit peu.

Quand Naomi a entendu qu'elle faisait des efforts pour aller de l'avant, elle ne lui a plus parlé : elle l'a acceptée dans ses rangs. Et l'echet hayil ceint ses reins de force : non une force herculéenne, mais celle qu'avec zèle elle se donne elle-même.

LEÇON POUR LA TABLE

Devant ce qui nous paraît trop haut — une mitsva, une étude, un changement —, disons-nous « je n'y arriverai pas » ou « j'avancerai un peu chaque jour » ? Quelle « montagne » chacun veut-il commencer à gravir cette année ?